

## À l'est, du savoureux à l'indigeste

Denyse Therrien

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Therrien, D. (1987). Compte rendu de [À l'est, du savoureux à l'indigeste]. *24 images*, (36), 43–43.

# À L'EST, DU SAVOUREUX À L'INDIGESTE

Denyse Therrien



Le moulin aux enfers

warski présente tous les symptômes de l'urgence que mettent d'ordinaire les jeunes réalisateurs dans leur première oeuvre à vouloir tout dire en une seule fois, ce qui rend le film indigeste.

Très vite le réalisateur s'égare et le film part dans tous les sens : mélodrame familial, drame social, comédie burlesque, drame sentimental, satire sur le monde du cinéma local, hommage au cinéma américain, etc. s'entremêlent en un cafouillis incroyable. Aussi, le film qui ne dure que 96 minutes, n'en finit plus d'être long. Le côté satirique est ce qu'il y a de plus réussi mais s'il y a quelques moments très drôles, de façon générale tout le monde en fait trop et cela devient vite agaçant.

Le plus indigeste des films cependant est sans nul doute cette sorte de fable science-fiction de la Tchèque Vera Chytilova, **Le chalet des loups**. Comment la réalisatrice d'un film aussi fin que **Un jeu de pomme** (1976) peut-elle s'enfoncer à ce point dans le ridicule et ainsi provoquer l'hilarité du public devant tant d'amateurisme ? Film pour adolescents, on ne voit pas comment ces derniers pourraient croire deux secondes à cette pseudo science-fiction dans laquelle les comédiens sont ou mal dirigés ou sans expérience aucune.

Un seul film des pays de l'Est, si l'on excepte les films soviétiques, m'a décontenancé. Il s'agit de **La vieille fille** du Roumain Serban Marinescu. Marinescu signe un film d'atmosphère. Bien que la montée du fascisme y soit clairement inscrite, les costumes renverraient plutôt au début du siècle et créent la confusion.

Nous suivons donc les péripéties quotidiennes des citadins d'une petite ville de Roumanie. La plupart sont étranges et représentent plutôt des archétypes : la vieille fille, le clochard, la belle, enfin l'énigmatique danseur-tueur. Ils évoluent dans un monde doux-amer où la violence se fait jour en cette période de crise internationale et de soulèvements ouvriers. Marinescu ne montre rien d'abominable en soi, seulement l'anticipation de l'abominable.

Ces personnages étranges, une mise en scène rétro, l'expressionnisme des couleurs, l'utilisation de nombreux filtres font qu'on baigne dans une impression d'irréalité où les verts, les ocres, les bruns, sous une lumière glauque et voilée ajoutent au



Le héros de l'année

mystère du récit et des personnages. Cela donne au film une texture particulière, presque une épaisseur physique qui contraste avec l'impression d'irréalité ressentie. **La vieille fille** se démarque nettement des films des autres pays de l'Est.

## Cherchez l'auteur

Je ne saurais parler des films de l'Est sans parler des films soviétiques dont je suis une aficionada. Il faut bien dire que depuis quelques années l'U.R.S.S. m'a fourni maintes occasions d'être ravie. J'adore les films intimistes écrits par Victor Merezhko (**Femme seule cherche compagnon, Pardonne-moi**) et je tiens Nikita Mikhalkov pour un des plus grands, sinon le plus grand réalisateur mondial actuel (**Partition inachevée pour piano mécanique, Cinq soirées, Sans témoins**).

Cette année Mikhalkov nous fait cadeau d'un chef-d'oeuvre de mise en scène. **Oci Ciornie (Les yeux noirs)** et je n'admettrai jamais, comme on a tenté de me le faire croire, que ce film est italien du fait qu'il a été tourné en Italie et que Mastroianni en est la vedette. Car, à part la vedette, tout dans ce film est russe, ou devrais-je plutôt dire, tout est mikhalkovien. Et c'est bien ce que voulait Mastroianni qui avait fait savoir au réalisateur la tentation qui le tenait de travailler avec lui. Or, que l'argent vienne d'Italie ou de Russie, que le film soit tourné ici ou là, Mikhalkov, de toute évidence tourne SON film pour le plus grand bien du public car c'est un ravissement total pour l'oeil comme pour le coeur.

Il y a dans **Les yeux noirs** tout ce que la vie peut offrir de délicat mais aussi de grotesque. Et Mikhalkov va toujours à l'extrême limite de ce qu'il peut se permettre de montrer sans tomber dans le ridicule. Voilà un réalisateur qui joue sur la corde raide avec son public et l'amène au point critique de la goutte qui pourrait faire déborder le vase. Que l'on songe en particulier à la séquence dans laquelle les gens de la petite ville où il dit vouloir implanter une industrie de verre incassable font fête à Romano, ou aux piteries de ce dernier lors d'une grande fête de famille.

Mikhalkov est un satiriste hors pair et sous sa baguette la Russie impériale prend des allures d'opéra-bouffe. Quelques saynètes et voilà l'administration ou l'administrateur



Les yeux noirs de Nikita Mikhalkov

tués par le ridicule. Dans les films de Mikhalkov, on rit beaucoup, mais ce qui est plus important encore, on respire. Chaque fois que son univers risque d'étouffer ses personnages et les spectateurs, Mikhalkov les sauve par la fête, la célébration de la vie. Comment ne pas succomber ?

Un film signé Mikhalkov est si entièrement mikhalkovien que jamais ne se pose le problème de l'auteur du film. Il n'en va pas de même des films **Femme seule cherche compagnon** et **Pardonne-moi**, écrits tous deux par Mareshko et réalisés respectivement par Krishtofovich et par Yasan. Qui est l'auteur de **Femme seule cherche compagnon** ? En confrontant ces deux films, et bien qu'il y ait une grande différence dans la mise en scène, j'ai compris à quel point ces films étaient de Mareshko, même si, selon moi, la réalisation de Krishtofovich me semblait mieux maîtrisée que celle de Yasan, le réalisateur serait en droit de revendiquer un «auteurship» partagé.

Il est aussi facile, à mon avis, de reconnaître un film écrit par Mareshko qu'il est d'identifier un film écrit et réalisé par Mikhalkov. On y retrouve des signes particuliers : la duperie des hommes en général, le déterminisme des femmes, la relation ambiguë de l'individu à son milieu de travail, le sens du petit détail, du geste quotidien, le portrait psychologique des personnages esquissés à petits coups, l'humour acidulé, la fin ouverte qui échappe toujours au «happy end» sans pour autant être dramatique et qui prend toujours le public dans les filets des effets de réel amenant ce dernier à se poser des questions sur l'avenir possible des couples vus à l'écran. Ça marche à tout coup et ça repose des fins tragiques ou à l'eau de rose.

Alors, que le rythme et la mise en scène de ces deux films diffèrent ou que le jeu des acteurs soit mieux contrôlé dans le premier que le second ne changent pas grand-chose à l'affaire : nous partageons l'univers quotidien du Soviétique moyen, fait de rêves, de réalité, d'illusion et de désillusion, l'univers que Mareshko peint avec une palette variée qui rend même le tableau le plus morose pas tout à fait sombre. Ceux qui ne vont jamais voir de films soviétiques ne savent pas ce qu'ils manquent et c'est bien dommage pour eux. □